

et à un autre but. Ainsi la philosophie a opposé à la *charité* la *philanthropie* ou la *bienfaisance*. La création tant célébrée de ce dernier mot était un signe qu'il n'y avait plus de lien commun des esprits. La philosophie ne pouvait s'abstenir de communier avec les hommes par les bienfaits. Elle voulut avoir son mot, de même que la religion avait le sien ; mais ce n'était pas à un *abbé* (1) de l'inventer. Le saint-simonisme n'a sans doute découvert aucun sentiment nouveau, mais il en a exalté plusieurs et il en restera trace dans la langue.

Notre époque ne s'en est pas tenue à la langue du siècle de Louis XIV. Alors, comme les arts étaient une pratique sans théories approfondies et développées, comme les savants n'étaient que des individus isolés, comme la vie politique était nulle, il n'y avait presque ni langue esthétique, ni langue scientifique, ni langue politique, excepté celle qui suffit aux rapports très peu compliqués d'une monarchie. L'importance nouvelle de ces divers ordres d'idées réclamait pour eux des langues spéciales et complètes. D'abord parlées dans un petit cercle, elles devaient se mêler en partie à la langue générale ; quelques notions partout répandues de chaque science en font bientôt passer les expressions dans le langage ordinaire, soit au propre, soit au figuré. Bien des mots, à la vérité, ne cessent jamais d'appartenir à la nomenclature et à la terminologie, mais toutes les fois qu'une découverte se vulgarise son nom passe avec elle dans le domaine public. Il est donc important que les savants ne forment pas au hasard les mots nouveaux qui leur sont nécessaires. Le public s'en inquiète peu pensant que cela les regarde seuls et ne prévoit pas que bientôt il sera forcé d'adopter un mot barbare ou mal venu.

Parce que la langue des sciences est mobile comme les sciences elles-mêmes, on a prétendu que la langue commune

(2) L'abbé de St-Pierre.